

Sur la parentalité

Conférence au Centre psychanalytique de Chengdu (Chine), le 22 décembre 2025

INTRODUCTION

1. Présentation du cadre

Je voudrais d'abord vous remercier chaleureusement pour votre invitation. C'est un honneur pour moi de pouvoir m'adresser à vous aujourd'hui, à Chengdu, dans ce lieu de transmission et d'étude. Je viens à vous comme psychanalyste, membre de l'Association Lacanienne Internationale, et c'est à partir de cette orientation, avec la rigueur qu'elle implique, que je vais tenter de vous transmettre quelques repères pour penser la parentalité.

La parentalité, en tant que telle, n'est pas un champ de la psychanalyse au sens classique. Freud ne parle pas de « parentalité ». Il parle du père, de la mère, de la filiation, du désir, de la loi. Et pourtant, aujourd'hui, dans nos cliniques comme dans nos sociétés, la question de la parentalité s'impose comme un point de crise : un lieu où quelque chose du sujet contemporain se dit, se parle, et parfois, il faut bien l'avouer, se perd un peu.

À l'époque de Freud, ce n'était pas un objet d'étude. Aujourd'hui, c'est presque devenu une injonction. On demande aux parents d'être des « bons parents », des « parents performants », des parents qui savent, qui maîtrisent, qui ne se trompent pas, qui n'échouent pas.

Ce que je vais essayer de vous montrer, c'est comment la psychanalyse, loin des discours normatifs, loin des discours éducatifs, peut éclairer cette fonction parentale. Et je voudrais insister tout de suite sur un point : ce qui fonde un sujet ne se situe pas dans la performance. Un sujet ne se construit pas à partir de ses réussites, de ses compétences, ni à partir des performances que notre époque valorise.

Ce qui fonde un sujet, c'est d'abord l'expérience intime d'être désiré (mais d'un désir qui ne l'engloutit pas) et aussi l'expérience d'être désirant. C'est la rencontre avec une loi symbolique : une loi qui nomme, qui limite, qui ouvre un espace. Et c'est enfin la place que l'enfant occupe dans la parole de ceux qui l'élèvent : une place où il n'est pas réduit à un projet, à un idéal, à une attente, mais où il peut être reconnu comme un être singulier.

Autrement dit, ce qui fait un sujet, c'est l'inscription dans un discours qui le précède et qui le porte, et non pas la conformité à une norme, ou à une performance.

2. Quelques repères sur le vocabulaire

Avant d'aller plus loin, je voudrais poser quelques distinctions essentielles.

La psychanalyse ne parle pas des « parents » au sens sociologique ou biologique. Elle parle des fonctions parentales. Et on confond très souvent parentalité et fonction parentale, alors que ce n'est pas la même chose.

La parentalité renvoie à des pratiques, à un contexte social, à une réalité quotidienne. La fonction parentale, telle que la psychanalyse la pense, désigne autre chose : deux opérations fondamentales, sans lesquelles un enfant ne peut pas devenir un sujet.

Du côté de la mère, il s'agit d'occuper pour l'enfant la place de l'Autre primordial : celui qui nourrit, porte, parle, désire. Du côté du père (ou d'une autre figure, d'un signifiant, d'une institution) il s'agit d'introduire une coupure, une séparation, une limite. Dans la perspective freudienne comme dans la perspective lacanienne, ce sont ces deux dimensions, nourrir et séparer, qui permettent au sujet d'entrer dans le langage, dans le désir, dans la différence.

Et à ce stade, je me demande déjà si ce premier repère vous parle en Chine autant que c'est le cas en Occident. Évidemment, je ne suis pas qualifiée pour parler de culture chinoise. Alors peut-être que, moi aussi, pendant cette conférence, je m'autoriserai à vous poser des questions, pour entendre comment les concepts que je vais énoncer ici résonnent à vos oreilles. Je suis heureuse d'ouvrir cet espace de réflexion avec vous.

Avec ces quelques repères, je vous propose maintenant d'entrer dans la première partie de cette conférence : les fonctions parentales telles que Freud et Lacan nous permettent de les penser.

LES FONCTIONS PARENTALES EN PSYCHANALYSE

1. Les apports freudiens

Lorsque Freud aborde la question des parents, il ne parle jamais de « parentalité » au sens où nous l'entendons aujourd'hui. Il parle de scènes, de fantasmes, de sexualité infantile, d'identification. C'est à partir de ces éléments qu'il nous fournit des repères essentiels pour penser la fonction parentale.

Le premier repère, déjà formulé par Freud dans son texte de 1909 *Le roman familial des névrosés*, est celui du roman familial. Freud nous montre que chaque enfant se construit une fiction autour de ses origines. Et cette fiction n'est pas du mensonge : c'est un travail psychique nécessaire.

Elle permet à l'enfant d'aménager une distance imaginaire avec ses parents, d'interpréter ce qu'il reçoit d'eux, et de s'inscrire dans une histoire qui ne se réduit pas à la réalité biologique. Le roman familial n'est donc pas qu'une rêverie. Il constitue un premier mouvement d'autonomisation : en réécrivant l'histoire de ses parents, l'enfant commence à se dégager de leur regard, à faire exister un espace intérieur où il peut élaborer son propre point de vue sur ce qui l'entoure. Même si c'est une fiction, elle témoigne déjà d'un geste subjectif : l'enfant cesse d'être seulement parlé par la parole parentale, et il commence à produire sa propre narration, fût-elle imaginaire, pour soutenir son émergence comme sujet.

Le deuxième point fondateur de la subjectivité de l'enfant, tel que Freud l'élabore dans *Totem et Tabou* (1913) et tout au long de son œuvre, intervient au moment du complexe d'Œdipe. Freud nous montre que l'enfant ne se structure pas seulement dans la relation duelle à la mère. Il se structure dans l'articulation à une troisième place : celle du père, ou de ce qui en tient lieu.

L'Œdipe introduit la loi, l'interdit de l'inceste, la différence des générations. L'enfant découvre que ses parents désirent ailleurs que vers lui, qu'ils sont pris dans une circulation de désir qui ne le concerne pas entièrement. Et ce décentrement, parfois douloureux, est pourtant fondateur de sa subjectivité.

Freud décrit aussi, dès *Trois essais sur la théorie sexuelle* (1905), la sexualité infantile : non pas comme une reproduction miniature de la sexualité adulte, mais comme une organisation pulsionnelle polymorphe. Chacun des stades (oral, anal, phallique) ouvre un rapport particulier aux figures parentales. Et ces stades sont des organisateurs symboliques : ils donnent une forme au rapport du sujet à son propre corps, au plaisir, à la frustration, à la loi.

Enfin, Freud insiste sur un fait fondamental : les parents sont les premiers destinataires des pulsions de l'enfant. Les premières manifestations d'amour, de haine, de dépendance, d'identification se jouent dans le lien parental. C'est là que se construit l'ambivalence fondamentale du rapport à l'Autre.

2. La perspective lacanienne : mère, père et Nom-du-Père

Là où Freud décrit l'économie familiale à travers les fantasmes, Lacan déplace la question vers les conditions symboliques qui permettent au sujet d'advenir. Il va reprendre, notamment dans le *Séminaire IV* (1956-57) et le *Séminaire V* (1957-58), les apports de Freud, mais en déplaçant considérablement la perspective. Là où Freud décrit les scènes et les stades, Lacan interroge la structure : comment un sujet s'inscrit-il dans le langage ? Comment advient-il comme être parlant ?

Le premier point central, élaboré par Lacan dans le *Séminaire IV*, est celui du désir de la mère. Pour Lacan, la mère n'est pas seulement la personne qui nourrit ou qui élève : elle est l'Autre primordial, celui qui parle à l'enfant, qui l'introduit dans la langue et dans le monde symbolique.

Le désir de la mère est pour l'enfant une énigme. Et si ce désir se referme entièrement sur lui, l'enfant risque d'être capturé : il peut devenir l'objet qui vient combler le manque de l'Autre. C'est pourquoi la séparation est essentielle : l'enfant doit pouvoir éprouver que la mère désire ailleurs.

Cette séparation est rendue possible par ce que Lacan appelle, dès son texte de 1957 « Les psychoses », et dans le *Séminaire IV*, la fonction du Nom-du-Père. Il ne s'agit pas du père réel, ni d'une autorité incarnée, mais d'un signifiant qui introduit une limite, un « non », et une inscription, un « nom ».

Le Nom-du-Père ouvre l'espace du possible : de ce que le sujet pourra désirer, inventer, devenir. Il dégage l'enfant de la capture imaginaire pour l'inscrire dans une lignée, dans un ordre symbolique. Cela signifie que l'enfant cesse d'être seulement pris dans le face-à-face imaginaire avec la mère, où il risque d'être réduit à l'objet qui vient combler son manque.

Par l'introduction du Nom-du-Père, une autre scène s'ouvre : l'enfant découvre qu'il appartient à un ordre plus vaste que le duo mère-enfant, un ordre qui le précède et le dépasse. Il reçoit un nom, une place dans une généalogie, une inscription dans le langage et dans la loi.

Ce passage du deux au trois (de la dyade à la triangulation) est déterminant pour la subjectivation : il introduit la différence des générations, la temporalité, l'histoire. L'enfant ne se définit plus seulement par ce qu'il représente pour la mère, mais par la place qu'il occupe dans un réseau symbolique dans lequel il pourra tracer son propre chemin.

Lacan insiste également sur la distinction entre fonction parentale et parentalité biologique. Une mère ou un père symboliques peuvent être incarnés par des personnes différentes, par des institutions, par un signifiant. Et les nouvelles formes familiales montrent bien que ce qui importe, ce n'est pas d'abord la configuration, mais la place symbolique que chacun occupe.

Enfin, Lacan introduit également, notamment dans les *Séminaires XV à XVIII*, la dimension du réel de la parentalité. Il n'existe pas de parent « naturel », pas d'instinct, pas de savoir préétabli. La parentalité est un bricolage, une invention. Elle confronte chaque sujet à un point d'impossible.

Et cela veut dire très concrètement qu'aucun parent ne dispose d'un savoir préalable, d'un mode d'emploi, ni d'une garantie quant à la justesse de ce qu'il fait. On pourrait croire qu'il existerait une manière « naturelle » d'être parent. Or Lacan nous montre que rien n'est plus éloigné de la nature que la parentalité. Elle oblige chacun à inventer, à ajuster, à se tromper, à recommencer. Elle met le sujet devant un impossible fondamental : l'impossibilité de maîtriser complètement un autre être humain, l'impossibilité de le protéger de tout, l'impossibilité d'anticiper ce qu'il deviendra.

Cet impossible n'est pas un échec : il désigne justement le lieu où se loge le désir. Car si tout était maîtrisable, prévu, normé, il n'y aurait plus de place pour l'invention subjective. Le bricolage auquel chaque parent est confronté (avec ses ratés, ses trouvailles, ses improvisations) est la condition même pour que l'enfant perçoive que le parent n'est pas un idéal inaccessible, mais un sujet, lui aussi pris dans la parole et dans le manque.

C'est cette faille, cette non-maîtrise, qui humanise le lien et qui permet à l'enfant de ne pas être écrasé par un savoir supposé parfait.

Ainsi, le point d'impossible qui traverse la parentalité n'est pas ce qu'il faudrait résoudre, mais ce qu'il faut accepter. C'est en acceptant de ne pas tout savoir, de ne pas tout prévoir, que le parent laisse à l'enfant un espace pour exister comme sujet, avec sa part d'inconnu et d'imprévu. L'impossible n'est pas un obstacle : il est la condition de la rencontre. Et la psychanalyse ne vient pas guérir cet impossible, mais aider chacun à le conscientiser, à l'accepter, et à le traverser.

Vignette clinique : Quand l'enfant devient l'objet du désir maternel — une prolongation de sa mère

Un jeune garçon de six ans m'est amené en consultation par sa mère. Il ne veut plus aller à l'école, il pleure le matin, il s'accroche littéralement à elle. Dans les premiers entretiens, la mère évoque un isolement affectif important, un père très absent, et une relation fusionnelle avec son fils. Elle dit : « Il est tout pour moi. » Et l'enfant, dans son comportement, semble confirmer cette place : il ne supporte pas de s'éloigner d'elle.

Ce qui se joue là, c'est que l'enfant occupe, dans le fantasme maternel, la place d'objet du désir. Il vient combler, soutenir quelque chose du manque

de la mère. L'école devient alors menaçante (non pas en tant que lieu réel) mais en tant que lieu de séparation.

Le travail analytique va consister à permettre un léger décollage : faire entendre à la mère que son fils n'a pas à remplir cette fonction, et faire entendre à l'enfant que la séparation peut ouvrir un espace vivant. Ce sont des déplacements minimes, mais ils suffisent parfois à remettre du symbolique là où tout risquait de se figer.

D'OÙ VIENNENT LES PARENTS ?

1. Le désir d'enfant comme énigme

Revenons du côté des parents.

Quand nous parlons du « désir d'enfant », nous avons tendance, dans le discours social, à l'entendre comme quelque chose d'évident, de naturel : le désir d'être mère, le désir d'être père. Mais la psychanalyse nous apprend que ce désir est tout sauf transparent.

Derrière le souhait d'avoir un enfant, qui se formule le plus souvent comme une évidence, se loge en réalité une véritable architecture inconsciente. Le désir d'enfant n'est jamais un simple projet rationnel, ni la simple prolongation d'un couple. Il est l'héritier d'histoires anciennes, de traces mnésiques, de blessures parfois, de rêves transmis de génération en génération.

Il précède l'enfant réel parce qu'il est tissé de ce qui a marqué le sujet dans son propre parcours : les identifications qui l'ont structuré, les pertes qui ont laissé des trous dans son histoire, les manques qui ont orienté son désir. Autrement dit, avant même que l'enfant n'existe, il a déjà une place dans l'inconscient de ses parents, une place qu'il n'a pas choisie, mais qui participe à l'économie psychique dans laquelle il viendra s'inscrire.

Chez Freud, le désir d'enfant apparaît à travers deux grands mécanismes : l'identification et la transmission intergénérationnelle. Nous désirons un enfant parce que nous avons été nous-mêmes des enfants, pris dans des attentes, dans des fantasmes parentaux, que nous cherchons parfois à répéter, parfois à transformer. L'enfant, dès avant sa naissance, est inséré dans un réseau symbolique qui le dépasse.

Lacan radicalise cette perspective. Pour lui, l'enfant vient souvent comme réponse au manque de l'Autre. Dans certains cas, l'enfant est attendu pour combler quelque chose, pour réparer, pour donner une place, une consistance à un désir en défaut. Ce n'est jamais une faute : c'est une structure. Mais cela implique que l'enfant n'arrive jamais dans un espace

vide. Il naît dans un champ déjà signifiant, traversé par des discours parentaux.

Ainsi, le désir d'enfant n'est pas seulement un mouvement vers l'avenir : il est aussi une reprise du passé, une tentative de réinscrire son histoire dans un autre.

2. La place assignée à l'enfant dans le discours familial

Très tôt, l'enfant est pris dans des attentes, des adresses, des projections. Certaines sont structurantes, d'autres peuvent devenir étouffantes. La psychanalyse ne juge pas : elle écoute ce qui se dit dans la façon dont un parent parle de son enfant.

On rencontre souvent trois grandes positions fantasmatiques.

D'abord, l'enfant support narcissique : l'enfant vient garantir l'image du parent, témoigner de sa réussite, de sa valeur, parfois même de sa réparation sociale. L'enfant devient le lieu où se condense un idéal parental.

Ensuite, l'enfant comme réparation : après un deuil, un traumatisme, une perte, l'enfant peut être convoqué inconsciemment pour restaurer quelque chose de l'équilibre psychique. Là encore, ce n'est jamais conscient : c'est un montage symbolique par lequel le sujet tente de se reconstruire.

Enfin, l'enfant substitut : dans certaines configurations, l'enfant occupe la place laissée vide par un autre. Un enfant perdu, un parent disparu, une figure non symbolisée. Il ne remplace personne réellement, mais il porte une charge imaginaire forte.

Dans chacun de ces cas, l'enfant risque d'être pris dans un mandat, dans une mission, qui excède sa position subjective. Le travail analytique, lorsqu'il se présente, consiste à faire entendre que l'enfant n'a pas à être cela : ni la preuve, ni la guérison, ni la compensation.

L'enfant est un sujet, pas un signifiant au service d'un autre.

Et en même temps, être parent implique d'arriver avec sa propre histoire, avec les traces inconscientes qui nous constituent : nos identifications, nos blessures, nos idéaux, nos manques. C'est inévitable, et même nécessaire : on ne devient parent qu'à partir de ce que l'on a soi-même reçu (ou manqué) de ses propres parents.

Rêver son enfant, lui prêter un avenir, imaginer une place pour lui : tout cela est essentiel à la construction du lien, pour le parent, et aussi pour l'enfant.

Mais pour que l'enfant puisse se constituer comme sujet libre, il faut aussi qu'un travail de deuil puisse s'opérer : le deuil des projections parentales,

le deuil de l'enfant imaginaire, le deuil de l'idée que l'on pourrait modeler un être humain selon un idéal. Si les parents restent fixés à leurs attentes (même inconscientes) l'enfant risque d'être assigné à une mission, enfermé dans une identité qui n'est pas la sienne.

Ce deuil ne signifie pas renoncer à aimer ou à espérer pour son enfant. Il signifie renoncer à vouloir qu'il réalise ce que nous n'avons pas pu être, qu'il répare nos blessures, qu'il accomplisse nos idéaux. C'est un renoncement éthique, pas un renoncement affectif. Et c'est ce renoncement qui ouvre l'espace où un désir propre peut apparaître chez l'enfant : le désir d'être lui-même, différent, imprévisible, parfois décevant, parfois surprenant.

Laisser l'enfant devenir sujet, c'est accepter qu'il échappe à nos fantasmes. C'est entendre que sa vie ne nous appartient pas. C'est peut-être l'un des gestes parentaux les plus difficiles : accueillir l'enfant réel sans vouloir le ramener sans cesse vers l'enfant rêvé.

C'est dans cette tension entre rêver et laisser-être que se joue la véritable fonction parentale. Et cette tension n'est pas seulement essentielle pour les parents : elle est tout aussi fondamentale pour l'enfant lui-même, qui se constitue dans un mouvement apparemment contradictoire, mais absolument nécessaire.

D'un côté, l'enfant a besoin que ses parents fassent le deuil de l'enfant rêvé, de l'enfant imaginaire, pour être accueilli comme sujet réel, distinct, porteur d'un désir qui ne coïncidera jamais tout à fait avec leurs attentes. Sans ce travail de deuil (qui est un travail de séparation) l'enfant risque de rester assigné à une place qui n'est pas la sienne : celle d'un idéal à incarner, d'une réparation à accomplir, ou d'un fantasme à maintenir vivant.

Mais d'un autre côté, l'enfant a aussi besoin d'avoir été rêvé, imaginé, investi dans un espace fantasmatique. Ce rêve parental (loin de piéger l'enfant) est ce qui lui donne une première place dans le désir de l'Autre. Il constitue une première ossature symbolique où l'enfant peut s'inscrire. Un enfant qui n'aurait pas été rêvé, pas anticipé dans la parole ou dans l'imaginaire parental, se trouverait face à un vide, à un défaut d'investissement qui mettrait en péril son inscription comme sujet désiré.

Ainsi, l'enfant se développe entre deux exigences structurelles : la nécessité d'avoir été rêvé, pour être inscrit dans un désir qui lui préexiste ; et la nécessité que ce rêve s'efface, pour que son propre désir puisse advenir.

Ce double mouvement (être porté par le fantasme parental puis s'en dégager) constitue le cœur même du processus de subjectivation. Il ne s'agit pas d'échapper totalement au fantasme parental, car personne ne

naît dans un vide symbolique. Il s'agit que ce fantasme cesse d'être l'horizon prescriptif du destin de l'enfant, que ce qui l'a porté ne devienne pas ce qui l'enferme.

En termes psychanalytiques, on pourrait dire que l'enfant doit d'abord se constituer comme objet du désir de l'Autre, puis trouver la voie pour ne plus être seulement cela, pour devenir un sujet séparé, capable de se rapporter à son propre désir. Et c'est précisément cette dialectique (être pris dans le fantasme parental puis s'en libérer) qui permet à l'enfant de devenir autre chose que le produit de l'histoire inconsciente de ses parents : un sujet, singulier, imprévisible, vivant.

Vignette clinique : L'enfant mandaté

Une jeune adolescente de douze ans est amenée en consultation pour des crises d'angoisse liées à l'école. Elle est brillante, travaille énormément, mais vit chaque évaluation comme un risque d'effondrement. En l'écoutant, je suis frappée par la façon dont elle parle de ses parents : « Ils ont tout sacrifié pour moi. Je dois réussir. Je n'ai pas le droit d'échouer. » Et pourtant, dans le discours parental explicite, rien ne semble imposer cela.

C'est en rencontrant les parents qu'une autre dimension apparaît : la mère évoque un frère décédé avant la naissance de l'enfant. Sans jamais l'énoncer comme tel, l'adolescente sent qu'elle occupe une place réparatrice : elle doit, par sa réussite, combler le trou laissé dans l'histoire familiale. Le père, quant à lui, insère la scolarité de sa fille dans un récit de revanche sociale.

L'enfant porte donc un double mandat : réparer un deuil et accomplir un destin familial. Ce n'est pas une faute des parents. C'est un savoir inconscient qui s'est transmis sans paroles. Mais pour l'adolescente, ce mandat est étouffant : il la prive de son propre désir.

Le travail analytique consiste à déplier ces discours, à les distinguer, et à permettre à l'adolescente de dire : « Ce n'est pas à moi de réparer. Ce n'est pas à moi de prouver. » Ce geste, minime mais décisif, ouvre un espace où un désir personnel peut émerger, fragile, mais vivant.

PARENTALITÉS SINGULIÈRES : MALADIES, HANDICAPS, AUTISME

1. Lorsque l'enfant ne correspond pas à l'enfant « attendu »

Il existe un moment (parfois brutal) où l'enfant réel ne correspond pas à l'enfant fantasmé. Et ce n'est pas ici la suite d'un travail de deuil progressif,

comme nous l'avons évoqué juste avant : c'est parce qu'un réel imparable fait effraction dans la vie des parents.

Qu'il s'agisse d'une maladie grave, d'un handicap congénital ou d'un développement atypique, les parents se retrouvent confrontés à une rupture du fantasme. Le « rêve d'enfant » s'effondre en partie, et avec lui les constructions imaginaires dans lesquelles ils s'étaient parfois soutenus.

Dans ces situations, surgissent souvent des affects intenses : la culpabilité — « qu'ai-je fait ? », « qu'ai-je transmis ? » — la honte parfois, ou encore une idéalisation défensive : « Il sera plus fort que les autres. » Ces affects ne sont pas des pathologies. Ils témoignent d'un travail psychique nécessaire pour réaménager la place symbolique de l'enfant.

La question devient alors : comment maintenir pour cet enfant une place de sujet, et non pas une place d'objet pathologisé ? Comment éviter que le handicap ou la maladie ne deviennent l'unique signifiant de son existence ? Et comment éviter aussi que les parents n'endossent une nouvelle identité (non dénuée de jouissance) celle de « parent d'enfant handicapé » ? C'est souvent là que l'accompagnement analytique peut jouer un rôle essentiel.

2. Handicap et maladie : impacts sur la fonction parentale

Le handicap ou la maladie introduisent du réel, au sens lacanien : un point d'impossible qui échappe à toute maîtrise. Pour les parents, cela représente une charge psychique considérable. Ils oscillent souvent entre l'épuisement et l'idéalisation, entre la volonté de protéger l'enfant et l'angoisse de ne jamais en faire assez.

La fonction parentale se trouve fragilisée, non pas parce que les parents « feraient mal », mais parce que la situation elle-même fait vaciller les repères symboliques.

Le travail analytique peut soutenir l'idée que, malgré la maladie ou le handicap, l'enfant demeure un sujet : traversé par un désir, inscrit dans une histoire. Il ne doit pas être réduit à une catégorie médicale. Et eux, les parents, doivent continuer à projeter des idéaux sur lui.

L'autisme : enjeux spécifiques du lien parental

Je fais à présent une petite incursion spécifique dans l'autisme : un handicap qui me touche personnellement dans ma parentalité, puisque l'un de mes fils est autiste.

Dans la parentalité d'un enfant autiste, les parents s'épuisent à tenter de stimuler le lien. Ils parlent à leur enfant, ils lui sourient, ils le stimulent... mais ils ne reçoivent rien en retour. Pas de regard, pas de réponse, parfois

pas d'adresse. Ils ont le sentiment de donner sans jamais être reconnus comme interlocuteurs. Et ils s'épuisent à tenter de créer un lien.

Les travaux de plusieurs cliniciens, dont Marie-Christine Laznik, ont montré combien ce manque d'accrochage peut être vécu comme une blessure profonde pour les parents. L'enfant semble « ailleurs », et les parents redoublent d'efforts pour tenter de le rejoindre.

La position analytique consiste à déculpabiliser ces parents, à soutenir leur parole, à créer un lieu où leur expérience puisse s'élaborer. L'objectif n'est pas de corriger l'enfant, mais d'ouvrir des voies de rencontre possibles.

Et cela implique une chose essentielle : que les parents puissent continuer à penser leur enfant, à rêver leur enfant, à lui prêter un avenir, même lorsque les manifestations de l'autisme semblent figer toute projection. Car un jeune enfant, quel qu'il soit, avance aussi par le désir que ses parents portent pour lui. Si ces parents renoncent à rêver, s'ils se retirent intérieurement, s'ils cessent de prêter une place symbolique à leur enfant, celui-ci risque de se trouver doublement abandonné : dans la vie quotidienne, et dans l'espace psychique où il devrait être attendu.

C'est pourquoi il est crucial que les parents d'enfants autistes, comme tous les parents d'enfants handicapés, ne demeurent pas prisonniers de la blessure narcissique initiale. Cette blessure est légitime : elle doit pouvoir se dire, se traverser. Mais elle ne peut devenir un lieu où tout se fige. Si les parents restent arrêtés à ce premier effondrement fantasmatique, ils risquent de ne plus voir que le handicap, et non l'enfant.

Or l'enfant, même silencieux, même sans regard, même sans adresse manifeste, continue de se développer, de réagir, d'être affecté. Il a besoin que quelqu'un, à côté de lui, garde vivant l'espace du possible.

Continuer de rêver son enfant ne signifie pas lui attribuer un destin, ni des performances. Cela veut dire lui garder une place de sujet dans son esprit et dans son cœur. Cela veut dire : ne pas le réduire à son trouble, ne pas le laisser tomber dans une identité close.

Les parents, même lorsqu'ils se sentent impuissants, continuent d'être ceux qui tiennent la trame du lien. Leur désir (non pas un désir de maîtrise, mais un désir d'adresse, un désir d'être avec) est l'un des moteurs les plus puissants du développement de l'enfant.

Ainsi, soutenir les parents dans cette tâche, c'est leur permettre de retrouver un mouvement : une capacité à espérer modestement, à investir autrement, à rester présents. C'est cela, profondément, qui ouvre des voies de rencontre : permettre que quelque chose du lien persiste et se transforme, malgré le réel parfois brut de la clinique.

Vignette clinique : Une mère et son enfant autiste

Une mère vient avec son petit garçon de quatre ans. Elle parle beaucoup, très vite, comme pour meubler un silence insupportable. L'enfant, lui, semble absorbé dans un geste répétitif, totalement indifférent à ce qui se passe.

À un moment, la mère dit : « Je lui parle tout le temps, mais il ne me répond jamais. J'ai l'impression d'être transparente. »

Ce jour-là, je ne m'adresse pas à l'enfant. Je m'adresse à elle : « Vous, je vous entends. » Cette phrase minime produit un effet. Elle se met à respirer, à ralentir. Quelque chose se décale.

Dans les séances suivantes, elle raconte que, depuis ce moment, elle ressent moins le besoin de remplir tous les silences.

Ce n'est pas l'enfant qui a changé. C'est la place qu'elle occupe. Et le lien peut alors commencer à se transformer.

LA PARENTALITÉ AUJOURD'HUI : MUTATIONS SOCIALES ET CULTURELLES

1. Métamorphoses contemporaines

Nous vivons dans un monde où les repères traditionnels se transforment rapidement. Les familles monoparentales, recomposées, homoparentales sont de plus en plus fréquentes. Les discours éducatifs se multiplient, souvent contradictoires. Et les parents sont sommés d'être compétents, informés, performants.

Lacan parlait d'un déclin du Nom-du-Père : non pas la disparition du père réel, mais l'affaiblissement des repères symboliques qui structuraient autrefois le désir. Dans ce contexte, la parentalité devient parfois une charge anxieuse, un espace d'injonctions impossibles.

Car lorsqu'un repère symbolique faiblit, il ne disparaît jamais purement. Il laisse derrière lui un vide, et ce vide, d'autres discours s'empressent de l'occuper. Là où autrefois la fonction paternelle, au sens symbolique, introduisait une limite et une orientation, nous voyons aujourd'hui proliférer des discours de maîtrise, de performance, de savoir total.

Les parents ne sont plus soutenus par un signifiant qui fait loi. Ils sont soumis à une multitude de prescriptions, souvent contradictoires, qui leur commandent d'être parfaits, disponibles, informés, et toujours responsables.

Là où le Nom-du-Père introduisait une limite, un « non » qui permettait de situer le désir, le discours contemporain multiplie les « il faut » : il faut stimuler l'enfant, il faut l'éveiller, il faut l'accompagner, il faut prévenir tout risque, il faut optimiser son développement.

Et devant cette inflation du devoir, beaucoup de parents vivent un sentiment d'insuffisance structurelle, une culpabilité diffuse, comme s'ils étaient toujours en retard : en retard d'un savoir, en retard d'une bonne pratique. La parentalité devient alors non plus un espace symbolique, mais un champ de performance.

Et paradoxalement, plus les normes éducatives prolifèrent, moins les parents savent où se tenir. Le déclin des repères symboliques ne libère pas : il désoriente. Il confronte chacun à une solitude accrue dans l'exercice de la parentalité. Là où la fonction symbolique apportait un cadre, les parents se trouvent aujourd'hui sommés d'inventer sans garantie, tout en répondant à des injonctions impossibles.

C'est cette double contrainte, inventer, et pourtant ne jamais être à la hauteur des normes, qui crée une souffrance contemporaine spécifique.

La psychanalyse permet de redonner du souffle dans cet espace saturé : elle rappelle que l'enfant n'a pas besoin d'un parent performant, mais d'un parent situé. D'un parent qui accepte de ne pas tout savoir, de ne pas tout maîtriser, et qui consent à occuper une place imparfaite, mais symboliquement tenue, depuis laquelle il peut adresser à l'enfant un désir qui ne l'écrase pas.

2. Ce que la psychanalyse peut encore dire aujourd'hui

La psychanalyse rappelle des points simples, mais essentiels :

Un enfant n'a pas besoin de perfection.
Il a besoin d'un désir qui ne le capture pas.
Il a besoin d'une loi symbolique qui l'oriente.
Il a besoin d'un lieu dans la parole familiale.

CONCLUSION

Je voudrais conclure en rappelant une idée simple : la parentalité n'est jamais un savoir-faire naturel. Elle n'est pas un instinct, ni une compétence à acquérir. Elle est une invention singulière, marquée par l'imperfection, traversée par le désir et par le réel.

La psychanalyse ne vient pas dire comment il faudrait être parent. Elle vient soutenir un mouvement : celui qui permet à un enfant de ne pas être

réduit à un objet, mais de devenir un sujet. Un sujet désirant, inscrit dans le langage, dans une lignée, dans un désir qui ne l'engloutit pas.

Je vous remercie de votre attention. Et je serais très heureuse d'entendre maintenant vos questions, vos remarques, vos expériences, afin que ce temps de parole devienne un véritable échange.